

Juliette Mézenc

Elles en chambre



Éditions de l'Attente

Plusieurs chapitres de ce livre ont précédemment paru sur le site D-Fiction sous la forme d'une série également intitulée *Elles en chambre*.

L'auteur et l'éditeur remercient vivement pour leur contribution Marie Cosnay, Liliane Giraudon, Christine Jeanney, Emmanuelle Pagano, Cécile Portier et Anne Savelli.

Image de couverture réalisée par Stéphane Gantelet.

© Éditions de l'Attente, 2014
ISBN : 978-2-36242-049-8

www.editionsdelattente.com

Les éditions de l'Attente reçoivent le soutien du Conseil Régional d'Aquitaine pour leur programme éditorial.

À Cécile Portier

vroom !

Parce que la *chambre* : THE place to écrire, espace physique et symbolique.

Parce qu'elles ressemblent à quoi, ces *chambres*, en vrai ? Qu'est-ce qu'elles ont à nous livrer d'autre que les secrets d'alcôve dont on n'aura pas souci ici ? J'entends : quels liens entre *chambre* et création, entre conditions matérielles et productions littéraires ? Qu'est-ce que la *chambre* fait à l'écriture ? Écrit-on la même chose de la même façon selon que l'on se trouve dans une chambre borgne, une chambre de bonne, dans un boudoir, un meublé, dans une chambre d'ami, une chambre jaune, une chambre froide, une chambre close, dans un salon ouvert à toutes les interruptions, un bureau prévu à cet effet ou encore dans un bistrot soigneusement choisi, avec ou sans wifi ?

Parce que le nombre de fois où j'ai dû défendre ma *chambre*, qui est une chambre pour de vrai, face à d'adorables enfants qui ne demandaient que leur goûter, démerde-toi, je veux RIEN savoir, J'ÉCRIS ! Parce que j'ai besoin de cette espèce d'exosquelette qu'est ma chambre-bibliothèque, j'en ai besoin pour descendre dans l'écriture. Alors la défendre. Comment font les autres ? Ont-ils besoin eux aussi de méchamment rugir ?

Parce que les écrivains sont, dans leur très grande majorité, contraints de cumuler activités littéraires et activités extra-littéraires rémunératrices, menant ainsi une « double vie »¹. Parce que ce n'est pas la même chose d'écrire dans un temps au maillage lâche ou dans les interstices d'un emploi du temps serré au carré. Là aussi, qu'est-ce que ça produit ?

Parce que ces questions du quotidien sont trop souvent balayées d'un revers de manche, large la manche, parce qu'un écrivain est bien au-dessus de tout ça, parce qu'au XXI^e siècle l'écrivain en France se doit encore de prendre la pose de l'éternel inspiré là-haut sur sa montagne, en

1. « Ceux que l'on peut considérer comme les plus grands professionnels d'un strict point de vue littéraire, ceux qui mettent le plus d'art dans ce qu'ils font, ont très peu de chances de compter parmi les plus grands professionnels d'un point de vue économique en pouvant vivre de leurs revenus de publication. » Bernard Lahire, *La condition littéraire*, éditions La découverte, 2006, p. 10.

compagnie des aigles et du vent. À qui est-ce que ça profite, un tel cliché, à qui est-ce que ça profite de séparer ainsi l'intime, le social et le politique ?

Parce que si les biographies m'ennuient, je n'en suis pas moins très attentive à tout ce qui a trait au labo des écrivains, avec un œil plus vif c'est vrai lorsqu'il s'agit d'une femme, beaucoup fréquenté les sites d'auteurs comme ceux de Chloé Delaume¹ ou Emmanuelle Pagano² qui ont ouvert, un beau jour, une fenêtre web sur leur *cuisine* (d'aucuns trouvent que du salon ça fait désordre, qu'ils ne veulent surtout rien voir rien savoir, se contenter d'être servis au « c'est prêt ! » d'usage, je ne suis pas de ceux-là) (il va sans dire que pour un auteur la *cuisine* est dans la *chambre*).

Parce que si les femmes qui publient sont aujourd'hui, en France, presque aussi nombreuses que les hommes, elles restent cependant et de façon très significative moins souvent invitées dans les festivals, moins souvent citées dans les journaux ou études littéraires, moins souvent sollicitées pour des entretiens... Ce faisant leur travail se trouve bien entendu moins connu, moins reconnu, que celui des hommes. De là à penser qu'elles puissent en nourrir le

1. <http://www.chloedelaume.net/>

2. *Les corps empêchés*, blog aujourd'hui disparu.

sentiment d'être moins légitimes, d'où un certain découragement, larvé, de là à penser que ce poison stérilise une partie de leur force créatrice... tout de même... il est loin le temps où Sir Egerton Brydges écrivait « [...] les romancières ne devraient aspirer qu'à l'excellence en reconnaissant courageusement les limites de leur sexe »... 1928... c'est très très loin... n'est-ce pas ? et puis les femmes ont combattu depuis, elles ont surmonté tous les obstacles, elles ont éliminé en quelques années le poison que l'on avait instillé en elles pendant des siècles, des millénaires... n'est-ce pas ?

Parce que les femmes en France assument aujourd'hui, d'après une étude de l'Institut National des Études Démographiques, près de 80 % des tâches domestiques, une femme écrivain y échappe-t-elle ? Et là aussi : quel impact sur l'écriture si l'on pense avec Maria Puig de la Bellacasa que « les conditions de vie sont aussi des conditions de vue » ?

Parce que si on écrit de tout son corps... qu'en est-il des auteurs qui écrivent avec un sexe de femme ? Le sexe ne fait-il vraiment rien à l'affaire, comme le proclamait Monique Wittig : « on est écrivain, ou pas » ? Nombreuses aujourd'hui sont les femmes qui écrivent, et c'est sans précédent, la littérature s'en trouve-t-elle modifiée ? Sachant par ailleurs qu'entre Barbie et sa rivale Bratz la guerre désormais fait rage, comprendre qu'elles se portent comme des charmes,

que les moules sexués semblent loin bien loin d'être brisés, qu'en est-il de la femme qui écrit, échappe-t-elle à son genre ?

Parce qu'écrire c'est s'arracher, faire cette tentative de bondir hors de ses frontières, celles assignées par la nationalité, le genre, l'espèce, hors des murs de l'identité qui délimitent trop souvent le territoire d'un moi étriqué et mesquin, hors de ce que l'on croit connaître, savoir, hors des formes répertoriées qui ronronnent, partir ! Le travail, quelle belle chose parfois ! et parce que c'est en *poëinant* et en se réjouissant de *poëiner* qu'on pourra faire la nique à tous ceux qui nous coupent de cette sauvagerie, ils sont légion (poëinerie, n.f. du grec *poiein* « faire, fabriquer, produire, créer » qui a également donné *poiéma* puis *poème*, bref : poëinerie = travail sauvage et irrécupérable).

Parce que je crois sentir, encore, malgré tout, dans ma bouche, parfois, le fantôme de Scold's bridle¹...

1. *Scold's bridle* est un dispositif de punition utilisé en Écosse puis en Angleterre jusqu'au XIX^e siècle à l'encontre des femmes dont le discours était jugé « médisant », « séditieux » ou « gênant ». Il s'agissait d'une muselière en fer avec un mors, souvent garni de pointes, qui prenait appui sur la langue.

Parce qu'heureusement Virginia Woolf ¹...

C'est donc le moment pour moi de vous inviter à visiter les *chambres* de femmes qui ont écrit après Virginia Woolf. Certaines écrivent encore, d'autres ont disparu, mais toutes sont bel et bien vivantes.

Voyez plutôt

1. *Une chambre à soi* est une conférence que Virginia Woolf a donnée à des étudiantes de l'Université de Cambridge sur les conditions matérielles et culturelles de la création.